L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun
Journal trimestriel en ligne

N°36 - Août 2021

Premier amour

C. D.

Couverture : *Libellule*, Cécile Duteil

L'écho de l'étroit chemin

Août 2021 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème " premier amour "

Sommaire

Éditorial, *Danièle Duteil*
Sélection haïbun

Thème : Premier amour

- Trois noisettes, *Monique Leroux Serres* p. 7
- Ar c'hentañ karantez, *Mai Ewen* p. 9
- Inséparables, *Régine Bobée* p. 13
- Et nos amours, faut-il qu'il m'en souvienne..., *Jo(sette) Pellet* p. 15

C. D.

- Fuir, dit-elle, *Martine Le Normand* p. 17
- Chute, *Marie-Noëlle Hôpital* p. 19

Thème libre

- Amour solitude, *Germain Rehlinger* p. 21
- Les aventures d'Emmanuel Mazaubert : Souvenirs pour mon grand-père, *Georges Friedenkraft* p. 23
- Les abeilles d'Aristide : Histoire vraie, *Françoise Kerisel* p. 27

Coups de cœur

- Trois noisettes, de *Monique Leroux Serres,* par Danièle Duteil p. 29

Hommage à Françoise Lonquety p. 31

Appel à haïbun p. 33

C. D

Livres, par *Danièle Duteil*

- Braises, de *Bernard Dato* p. 35
- Noé sur la falaise, d'*isabel Asúnsolo* p. 38
- Le chat porte-bonheur, de *Patrick Gillet* p. 41

Publications : Lancements d'ouvrages collectifs p. 43

Nos adhérents ont du talent p. 45

Annonces – Vie de l'AFAH

- Assemblée générale 2021 de l'AFAH – Rendez-vous et dates à retenir p. 47

Adhésion AFAH p. 49

Éditorial

Souvenirs
d'un amour regretté
fraîcheur du soir [1]

Ces mois écoulés ont été marqués par la perte de plusieurs poètes ou des intimes de ces derniers. Malheureusement, nous déplorons aujourd'hui encore une nouvelle disparition : celle de notre amie Françoise Lonquety, qui s'est éteinte fin juillet. Tous ceux d'entre nous qui l'ont connue savent combien elle s'est investie dans la diffusion du haïku. Les pages 31-32 de ce journal rendent modestement hommage à la personne qu'elle était et qui nous manquera. Elle aura semé sur son chemin de nombreuses graines.

Le thème de *L'écho de l'étroit chemin* N° 36 est « Premier amour ». On le sait, les Japonais ne sont pas fort enclins à exprimer leurs sentiments : ils préfèrent procéder de manière indirecte, par des attentions et des gestes. Cependant, il existe là-bas, paraît-il, quarante-sept manières de dire « Je t'aime », chaque culture régionale possédant la sienne. Nous retiendrons simplement qu'à Tokyo, c'est « Daisuki ».

Six auteurs et autrices l'ont décliné, trois autres ont préféré le thème libre, bien que leurs haïbuns parlent aussi d'une certaine forme d'amour.

Comme escompté, l'amour n'attendant pas le nombre des années, il est fortement question des amours d'enfance dans les textes proposés.

Mais, chez Monique Leroux Serres (*Trois noisettes*), il s'agit de l'amour unique, inconditionnel, celui qui ne se dit pas, surtout avant les années 60. Inébranlable, il transparaît dans des gestes tout simples, comme la distribution de friandises appelées noisettes. C'est l'amour maternel, qui structure l'être humain. S'il peut être défaillant dans certaines circonstances, il est quasi-universel.

Un beau haïbun, mon coup de cœur.

Dans le parcours initiatique des individus, l'école joue un rôle primordial notamment par rapport à la capacité d'aller vers autrui. C'est là que souvent se forgent les premières amours, mal définies, polymorphes, tournées vers un autre enfant (*Inséparables*, Régine Bobée), ou vers la maîtresse, bien sûr, comme dans *Ar c'hentan karatez* (Mai Ewen) ; plus tard, arrivent les amours adolescentes, ou de jeunesse, souvent tumultueuses, fréquemment déçues *Et nos amours, faut-il qu'il m'en souvienne...* (Jo(sette) Pellet) / *Fuir, dit-elle* (Martine Le Normand).

L'amour peut aussi être fantasmé : dans *La chute*, celui de Marie-Noëlle Hôpital a surtout existé dans sa tête.

---

1. Tsubaki Hoshino (1930-) : *Du rouge aux lèvres – Haïjins japonaises*. Traduction de Makoto Kemmoku & Dominique Chipot. La Table ronde, 2008.

Il est aisé de décliner ses sentiments dans la prose. En revanche, le haïku n'est pas historiquement le poème le mieux adapté pour le faire, contrairement au tanka dont la vocation a de tout temps consisté à chanter les nobles émois de l'âme. Mais il peut tout à fait suggérer, voire (une fois n'est pas coutume) recourir à la métaphore :

Sous le bois ciré
la douceur d'une mère
au goût de noisette (*Monique Leroux Serres*)

Le haïku ouvre aussi une parenthèse, s'engouffre dans une brèche pour pointer un moment fort du présent, ou bien du passé, soudain ressurgi en pensée. Il offre alors un raccourci d'une grande densité.

Rentrée des classes
sur le trottoir de l'école
deux inconnus (*Martine Le Normand*)

Digitale rose
veillant l'arbre défunt
je redeviens paisible (*Germain Rehlinger*)

Le thème libre parle aussi d'amour. Chez Germain Rehlinger, il est lié à la souffrance de l'absence maternelle (*Amour solitude,* également coup de cœur), tandis que Georges Friedenkraft rend hommage à son grand-père (*Les aventures d'Emmanuel Mazaubert*) avec une admiration non dissimulée. Quant à Françoise Kerisel (*Les abeilles d'Aristide, histoire vraie*), c'est d'une passion particulière, à visée hautement écologique, qu'elle nous entretient : « Pour Monsieur Aristide, les 60 000 abeilles de chacune de ses cinq ruches comptent plus que tout, l'éloignent sereinement du monde. »

Ce numéro 6 propose encore les rubriques habituelles. Une attention particulière sera apportée aux différents rendez-vous de fin d'année : Assemblée générale de l'AFAH, lancements de livres, rencontres…

Prenez soin de vous.

Bonne lecture !

Danièle Duteil

C. D.

L'écho de l'étroit chemin

Août 2021 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème " premier amour "

Trois noisettes

Le mot noisette : « petite noix » fait sa première apparition en 1225, *dans Le Roman de la Rose*[1].

La noisette est un fruit familier du bocage, jamais dans les jardins, souvent sauvages dans les haies. L'arbuste qui la porte est très ancien, il existait déjà à l'époque des dinosaures.

Dans le milieu de mon enfance, nous étions pauvres... pauvres d'argent... de mots aussi...

Au printemps, à la base des chatons mâles bien connus du noisetier, se forme et éclot une minuscule et unique fleur rose, si modeste que personne ne la connaît. Pourtant à bien y regarder, elle est admirable.

En juin, les fruits se distinguent assez vite, réunis en trochets de plusieurs fruits blancs habillés chacun de leur involucre foliacé vert clair.

Ah ce vert tendre !

L'été, l'akène fait son lait sous le péricarpe ligneux.

C'est en automne, quand les nucules prennent une belle couleur de bois, qu'on allait vite les cueillir – plus vite si possible que les écureuils. Puis on les rangeait dans de grandes boîtes en métal pour les protéger des insectes et de l'humidité durant des mois.

Les parents n'avaient pas d'argent. Ils n'achetaient pas de bonbons, puisqu'ils n'achetaient rien.

Mais, après chaque vaisselle, ma mère nous appelait. Elle calait la boîte en fer contre son ventre, et elle distribuait en guise de friandises à chacun d'entre nous : trois noisettes !

---

1. Œuvre poétique médiévale de Guillaume de Lorris et Jean de Meung.

Trois noisettes
d'amour maternel
Début du monde

Premier amour
Toute la tendresse d'une mère
en lait d'amandes

C'est peu, pensez-vous peut-être.
Savez-vous que pour les druides la noisette symbolisait la sagesse, que les Celtes la nommaient aussi "bulles d'inspiration poétique" ?
Que dans Tristan et Yseult, l'amour ne naît que si le chèvrefeuille s'emmêle au noisetier ?

Aussi discrète
que la fleur de noisetier
la tendresse maternelle

Sous le bois ciré
la douceur d'une mère
au goût de noisette

Monique LEROUX SERRES (France)

C. D.

Ar c'hentañ karantez
Premier amour

Doigts tachés
cahiers cornés griffonnés –
L'odeur de la craie

Auprès de moi, Léa écrit.

Peu à peu, ma main se fatigue d'écrire. Je lève la tête, observe un moment Léa, souris, en voyant ses longs cheveux blonds qui effleurent son cahier, et imagine sa colère lorsqu'elle va découvrir que sa chevelure s'est teintée de violet. Puis je promène le regard autour de moi. Il s'égare sur d'autres têtes penchées, vers le tableau et les cartes de géographie, navigue vers les grands carreaux sales de la fenêtre où se devine le frémissement des rameaux du figuier, et enfin se pose sur le bureau. La maîtresse écrit tout en feuilletant un livre. Absorbée par son travail, elle ne lèvera pas les yeux et je peux admirer à loisir ses cheveux châtains légèrement roux, son visage pâle, son gilet écossais et ses ongles vernis. Je rougis et détourne très vite le regard de ses jambes moulées de bas de soie. Je sais que dans quelques instants, son propre devoir fini, elle lèvera son joli visage et posera son doux regard brun sur ses misérables élèves.

Le mari de ma maîtresse travaille assez loin d'ici, et elle n'a pas encore réussi à avoir un poste dans sa ville.

Je le sais, parce qu'elle habite chez moi. Mes parents lui louent une chambre. Nous vivons à trois kilomètres du village où se trouve notre école. Moi, j'y vais à pied, avec d'autres garçons et filles, et notre maîtresse y va à bicyclette, la bicyclette de ma mère.

Les autres élèves, ceux de ma classe, ou plutôt de ma division, sont jaloux de moi. Ils disent que je suis le chouchou et que sûrement elle m'aide à faire mes devoirs. Mais moi, je leur assure que non, je les fais tout seul dans la cuisine tandis qu'elle reste dans sa chambre jusqu'au souper. À table, on ne parle pas beaucoup et certainement pas de devoirs. J'avoue que je n'étais pas trop content de sa venue chez nous, car c'est ma chambre qui lui a été donnée, alors que moi, je dors maintenant dans un coin du grenier.

Léa veut toujours être la première. Nous sommes très souvent l'un auprès de l'autre car nous nous disputons les deux premières places. Léa veut me persuader que c'est elle, Léa, la préférée de la maîtresse.

Ma maîtresse s'appelle Madame S. – je ne saurai jamais son petit nom, qui commence par Y. Nous murmurons entre nous, c'est Yvette, ou Yvonne, mais Léa rétorque que ce serait étonnant Yvette comme prénom en Vendée, et nous supposons que c'est peut-être alors Yvana ou Yolande. Bien plus tard, j'ai pensé à Yseult, mais Léa m'aurait encore répondu qu'une Vendéenne ne pouvait s'appeler Yseult.

Les autres élèves disent que Léa est ma chérie, ma promise, ma fiancée. Moi, je sais que non. J'aime ma maîtresse. Mon cœur fond de chagrin à l'idée qu'elle nous abandonnera en juillet pour aller vers son mari, qu'elle enseignera à la grande ville, loin de notre village, de notre école de hameau et de ses petits gueux effrontés.

II-

Une lettre surprenante nous est parvenue.

Le centenaire de notre ancienne école sera organisé par le comité du village, une grande fête pour tous les anciens élèves – combien de générations ? – et les maîtres ... encore vivants, ... il doit en rester bien peu !

Nous participerons.

C'est difficile d'imaginer ce que sont devenus ces garnements affamés, aux mains sales et aux vêtements rapiécés.

C'est l'été, donc tenue estivale de mise. Nous n'aurons pas droit aux crâneurs en costume-cravate.

Voilà rassemblé notre quatuor – Léa, Pol, Jean et moi – des presque vieux, enfin sûrement plus anciens que la farandole des joyeux braillards (et leurs enfants) sur lesquels s'est fermée notre école pour de bon. Trois cents ! Nous sommes trois cents venus de partout pour revoir la vieille école, ses deux cours et ses préaux, ses quatre classes, son magnolia et ses hortensias... une maîtresse et deux maîtres que je ne connais pas.

...Et le temps s'arrête.

On chuchote en regardant, surpris, une petite vieille femme, si petite et fragile que nos cœurs battent plus fort. On se précipite, on voudrait la prendre dans nos bras, l'étreindre, l'embrasser. On lui chuchote la bienvenue, on lui dit nos noms, on lui rappelle nos sottises, on lui dit combien elle nous a manqué... Enfin, je ne sais, c'est peut-être moi qui l'accapare ? Mais non ! Léa jacasse, Pol lui tient la main, Jean, cet effronté, s'exclame « Ma première maîtresse ! ». Je lui rappelle qu'elle a habité chez mes parents. Nous sommes comme de grands poussins auprès de leur minuscule mère poule chérie. Elle sourit, nous dit « Mais bien sûr, je me souviens de vous ».

Nous voulons être près d'elle sur la photo. On lui parle avec amour, – je ne sais, est-ce moi qui lui parle avec amour ?

Nous tenons à ce qu'elle reste en notre compagnie jusqu'au soir. Mais sa nièce qui l'accompagne nous confie à voix basse :

« Elle vit en maison de retraite, elle n'a jamais eu d'enfant, mon oncle est mort, elle a la maladie d'Alzheimer...

- Oh non ! dit Léa, elle nous a reconnus, elle nous a parlé, elle se souvient de tout !

- Elle vous a déjà oubliés. Il commence à se faire tard, je dois la ramener avant vingt heures ».

Ma maîtresse, Madame S, peut-être Yvette, peut-être Yvana, nous fera la grâce de son dernier sourire tremblotant, un peu égaré.

Baiser sur le front –
senteur amère
de temps révolus

C'est la fête. Elle durera longtemps dans les souvenirs évoqués au son de la bombarde de Pol, des chants de nos sept-huit ans et des récitations que nous n'oublierons jamais. On chante, on danse, on mange… on boit jusqu'à l'aube.

« Je vais conduire, dit Léa. Tu es encore bourré. Bon, heureusement que nous ne verrons pas le prochain centenaire. Va donc ronfler à l'arrière. »
Je ne suis pas si ivre ! Enervé surtout par les cris et les rires, les souvenirs, les chants et les danses. Je sens que je vais m'endormir doucement…

« …les bas de soie …les bas de soie… »

- Tu rêves tout haut maintenant ! Des bas de soie ! Ça n'existe pas ! Les bas sont en nylon ! À qui rêves-tu donc ? »

Je ne rêve pas, je me souviens.

Sous le bureau
caressant deux jambes et mon cœur
la soie de bas brillants

MAI EWEN, 02.03.2021 (France)

C. D.

Inséparables

Je me souviens de la dernière année de maternelle — un passage. D'autant que ma mère était enceinte, j'attendais avec impatience ma petite sœur, j'allais devenir « la grande ».

Pour fêter la fin de ce cycle, chaque année était montée une série de petites saynètes, préparées au cours des derniers mois d'école, et jouées devant un parterre de parents. Étant la seule blonde aux cheveux longs et aux yeux bleus, j'avais été désignée d'office pour jouer le rôle de la Belle au Bois Dormant avec pour prince mon amoureux, Jean-Luc ? Ou... Jean-Michel ? Jean-quelque-chose... Mon premier amour, j'ai oublié son prénom ! Pourtant, nous étions attirés l'un par l'autre, premiers bisous du bout des lèvres, main dans la main, inséparables depuis le premier jour. C'est du moins ce que ma mère m'a raconté, attendrie au souvenir.

Jeux interdits
à sa façon de dire mon nom
le rouge à mes joues

Ça ne me rappelle rien. Des répétitions pourtant nombreuses sans doute, j'ai tout oublié – d'ailleurs je n'avais pas de texte à dire – sauf la fierté naïve d'être un personnage principal avec la perspective de monter sur scène. Ce dont je me souviens parfaitement du jour J, c'est la longue robe bleu ciel pailletée d'étoiles, et la chaise paillée sur laquelle on m'avait assise, tête posée sur le haut dossier inconfortable, tournée vers les spectateurs, avec la recommandation expresse de garder les yeux fermés. Mais c'était plus fort que moi, il fallait que je localise mes parents dans la salle obscurcie. Je n'avais cessé de tenter d'ouvrir les yeux, en les plissant très fort pour que personne ne le remarque, ça m'avait pris du temps, j'étais hyper-concentrée. Au point d'en oublier mon amoureux transi, qui s'évertuait à me réveiller. Impatient, il s'était mis à me secouer sans ménagement. Au lieu de jouer le ravissement et de lui tendre la main, j'avais dû le repousser un peu brusquement, et lui, dépité, ne savait plus quoi faire. La salle entière en pleurait de rire...

Dernier jour de l'an
deux pigeons en silence
sur le chêne nu

L'année suivante, nos chemins se séparaient définitivement. D'un côté, l'école des filles. De l'autre, celle des garçons. D'un côté, l'école laïque. De l'autre, l'école dite libre. Des mondes à part...

Nous ne jouerons jamais ensemble l'histoire de Juliette et de Roméo...

© *Régine BOBÉE* (France)

C. D.

« Et nos amours, faut-il qu'il m'en souvienne… »[1]

Des hivers sans fin
dans une vallée en noir blanc
pauvre fille unique

Mon premier amour était un négrillon de chiffons, au petit nom de Ti'nè.
Je le traînais partout, le suçotais et me le frottais sous le nez. Il était devenu informe et sentait mauvais mais je l'aimais. À l'inverse, je détestais les poupées.

Mon premier amour était doté d'un sourire lumineux et d'un calme olympien. Il n'élevait jamais le ton et me traitait avec beaucoup de douceur. C'était mon cousin et il avait le même âge que mon père. Je l'adorais et ce fut la seule personne qui parvint à me persuader que mon Ti'nè était vraiment trop sale et qu'il fallait le purifier dans le poêle du couloir.

Mon premier amour avait des écailles vertes et des antennes coiffées de pompons rouges. Il m'a tenu compagnie tout un dimanche dans un appartement désert.
Quand je m'arrêtais, il se tenait en faction sous la table, mais dès que je bougeais, il me suivait où que j'aille. Ou encore déambulait dans les lieux en agitant ses pompons en signe d'amitié.
Je devais avoir cinq ou six ans. Où étaient mes parents, mystère et boule de gomme. Peut-être étaient-ils présents, après tout, la mémoire étant traîtresse.
Le lendemain mon crocodile avait disparu et je ne l'ai plus jamais revu. Ce qui m'avait rendue triste.

Un jour dans un train
affronter le masculin –
un été magique

Après ces trois premiers amours d'enfance, il y eut mon premier amoureux d'adolescente : un Styrien rencontré à l'occasion d'un séjour linguistique. Il avait des yeux d'eau profonde, le regard farouche et un poing américain.
Il m'a écrit pendant des années des lettres passionnées, puis désespérées : en effet – et hélas pour lui – cet amour platonique, dont mille kilomètres me séparaient, m'avait peu à peu lassée. Tant d'autres garçons s'intéressaient à moi. Tout proches et en chair et en os…

Pourtant ce premier amour, je suis partie à sa recherche cinquante ans plus tard.

Je l'ai retrouvé et aimé mais là, c'est lui qui avait d'autres amours plus proches.

J'en ai été triste car peut-être était-il le dernier.

Tous ces damoiseaux
de printemps d'été d'automne
s'appelaient Adam
dès lors au seuil de l'hiver
le craignent-ils eux aussi ?

Entre le premier amour et le dernier – qui fut aussi le premier –, tous les autres. Une sarabande d'hommes, d'ici ou d'ailleurs, qui ont jalonné ma trajectoire et mes errances. Un éventail de personnages singuliers, de visages, d'individualités. Une poignée de premiers amours, car à chaque nouvel amour – hormis ceux d'une parenthèse de folie ou de déprime – n'a-t-on pas l'impression que c'est le premier ?

Las, après la lune de miel, quand cette dernière s'éclipse et que le miel se fait amer, s'installent les nuages, les réveils désenchantés, les turbulences, l'incompréhension, le silence, le vide, puis le désamour.

« Il faut beaucoup aimer les hommes. Beaucoup, beaucoup. Beaucoup les aimer pour les aimer. Sans cela ce n'est pas possible, on ne peut pas les supporter. » dit Marguerite Duras.

Je partage largement son avis mais n'en ai pas moins beaucoup aimé les hommes et les aime encore. Sans pour autant craindre de leur déplaire…

Entre l'alpha et l'oméga, pas de ligne droite mais plutôt une courbe, un cercle. Où se croisent, s'enlacent et cabriolent réalité et fantasmagories.

Ma vie, mes amours, les ai-je vécues ou rêvées ?

Une brume de pluie
se faufile entre les arbres
silence de la nuit

Jo(sette) PELLET (Suisse)

---

1. *Le Pont Mirabeau*, Guillaume Apollinaire.

Fuir, dit-elle

Rentrée des classes
sur le trottoir de l'école
deux inconnus

Il était grand, blond aux yeux bleus, il était beau… peut être sentait-il le sable chaud. J'avais quinze ans. Je le croisais à la sortie du lycée, toujours avec son ami lui aussi plus âgé que moi. On les disait « pieds-noirs », ce qui n'avait pour moi qu'une connotation exotique. Sûr qu'il venait d'ailleurs. Son air décontracté et désinvolte ne ressemblait en rien à celui des autres garçons de ce lycée de province. Sa différence m'attirait.

Sa sœur qui était dans la même classe que moi l'avait bien compris. Elle me fournissait en photos du beau garçon. Jusqu'au jour où, à mon grand étonnement, elle me fit comprendre que le jeudi suivant il m'attendrait chez lui à 16 heures. Nous ne nous étions jamais parlé.

Tremblante, je me rendis au rendez-vous. Il eut l'air surpris en ouvrant la porte, ce que je remarquai à peine tellement j'étais troublée. Je n'avais jamais « approché » un garçon.

Il m'invita à entrer dans sa chambre, qui était aussi son atelier de peinture. Il possédait vraiment toutes les qualités ! De la position assise, nous nous retrouvâmes vite allongés sur son lit. Nous n'avions rien à nous dire. Ses baisers scellèrent définitivement ma bouche qui n'avait jamais embrassé un garçon. Puis se firent pressants jusqu'au bout de mes seins effrayés. Il ne put mener son exploration plus loin. C'était déjà trop pour moi. Je ne sais combien de temps dura cette douce torture jusqu'à ce que je réussisse à m'arracher à ses bras et à rentrer chez moi en longeant les murs. Je ne m'étais jamais sentie aussi honteuse. Comment allais-je annoncer à mes parents que j'étais enceinte ?

L'orage gronde
rentrer chez moi
pétrie de doutes

Quelques temps plus tard, sa sœur récidiva et me transmit heure et lieu de rendez-vous. Nous habitions des HLM assez proches. Surprise ! Il n'était pas seul à m'attendre. Il était flanqué de son inséparable ami, avec un plan bien précis en tête : m'entraîner à la cave. Après quelques secondes d'un effondrement intérieur qui m'épouvanta – c'était donc ça l'amour ! – je partis en courant, secouée de sanglots.

Sa sœur servit encore une fois de messager ; elle lui rendit toutes ses photos barbouillées de rouge et déchirées. Moi, j'eus affaire à quelques regards moqueurs à la sortie du lycée. Ce fut tout.

Des dizaines d'années plus tard, je dus entrer en conflit sur un site style « copains d'avant » avec quelqu'un qui usurpait mon identité. Il se faisait passer pour moi et entrait en contact avec mes amies de lycée. Furieuse je lui fis savoir qu'il n'avait pas le droit de faire ça et le sommai de se démasquer. C'était le plan que mon « premier amour » avait conçu pour me retrouver. Amoureux plus qu'au premier jour cinquante années plus tard, il s'excusait de son attitude, m'exprimait tous ses regrets d'avoir agi aussi bêtement, aussi grossièrement, et de m'avoir perdue. Il me raconta que c'était sa sœur qui avait organisé notre premier rendez-vous sans le lui dire. Que mon audace supposée l'avait trompé. Il me décrivit l'odeur de mes cheveux, le grain de ma peau, le bleu de mes yeux, mon élégance, sa souffrance lorsqu'ensuite il me croisa avec un autre. Il était prêt à tout recommencer. Et j'eus très peur ! Une fois de plus je partis en courant.

réveils nocturnes
la boule à l'estomac
est revenue

Martine LE NORMAND (France)

Photo de M. L. N.

Chute

À l'âge de neuf ans, j'habitais Tôtes, un village entouré de champs de lin et de betteraves à sucre, dans le pays de Caux, non loin de la Manche. La cour de récréation de l'école primaire s'emplissait de jeux, de rires et de cris. Dominique chuta sur une pierre pointue. Genou saignant, fracassé. Petit garçon emporté sur une civière, gisant sous une couverture. Plus tard, je lui rendis visite chez lui, dans la maison aux volets verts. Son immobilité, son regard pensif et doux, l'émotion d'où naquit mon amour…

J'ai quitté Tôtes l'année suivante mais je n'ai jamais oublié Dominique. Tout me le rappelait.

Souvenir cuisant
torse cuivré du serveur
près de la plage

Il hantait mes rédactions d'adolescente. Mais je ne le revis qu'à vingt ans, par hasard… La cicatrice au genou n'avait pas disparu. Coup de foudre pour le jeune homme svelte, traits fins, voix claire, cristallisation amoureuse… Tout l'entourage semblait se liguer pour renforcer mes sentiments ; que d'éloges ! Son intelligence, son humanisme, son charisme, ses engagements idéalistes, sa générosité sans bornes…

Mais mon désir immense, loin de me pousser à le séduire, me paralysait totalement. Muette, inhibée, comment aurais-je pu attirer son attention ? Je laissai libre cours à mon imagination.

Sous le cerisier
l'idylle d'une fin de printemps…
pétales froissés

En réalité, il ne s'est rien passé. Mais à la même époque, mon frère est tombé éperdument amoureux de Corinne, sa sœur, mon amie d'autrefois, perdue de vue après le départ de Tôtes. Liaison fugace, passion malheureuse. Étrange coïncidence de rencontres, mystérieusement aimantées par des images enfouies au plus profond de l'enfance… Une unique correspondante recevait mes confidences, mes désirs secrets étaient trop lourds à porter, le divan du psy restait une ressource ignorée ; cependant ma mère avait deviné ma détresse… J'ai fini par avouer mes penchants à Dominique, sans parvenir à l'attirer. Pourtant, je ne cessai pas de rêver.

L'ombre d'un tilleul
tendre torpeur de deux corps
gerbes enlacées.

Cette histoire n'a jamais existé, sauf en mon for intérieur. Point de réciprocité. Impossible de conjuguer les verbes. Partir seule, loin de lui. Infinitif définitif. Sans « nous ».

Un concert soudain
les cigales invisibles
dans la nuit d'été.

Marie-Noëlle HÔPITAL (France)

F. D.-L.

L'écho de l'étroit chemin

Août 2021 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème libre

Amour solitude

Lieux partagés
sa tête marche avec
tous les absents aimés

Je roulais dans la nuit, à cette heure où les mots nous interpellent. À la radio j'entendis cette phrase étonnante : « L'amour c'est partager la solitude ». Même pas un non-sens, comme on pourrait le penser ! Solitude due à l'absence, la séparation, la mort. De notre mère pour ma sœur et moi, quand nous étions enfants. C'est donc avec elle que je « partage » cette forme « d'amour solitude ». Trois ans de plus que moi, tu as eu le temps de capter son parfum, son sourire, sa mélancolie. Nous sommes toujours restés très liés, nous entraidant dans un pacte muet et secret, scellé par cet événement et soudé par d'autres. Après tout ce temps, nous sommes toujours propriétaires en « part indivise » d'un lopin de terre, comme des siamois du destin. On le loue et les droits de fermage paient les fleurs du souvenir. À chaque fois que je te quitte, la voiture déborde de salades, carottes, pommes de terre, conserves, confitures… de ton jardin bio. Tu es la générosité même. Tu as longtemps vécu avec peu et tu t'en satisfais encore. J'ai souvent fait la moisson avec toi, c'était vraiment le bon temps, et il m'arrive de m'occuper de ta basse-cour et de ton chien fou, quand tu prends quelques jours. L'affection a toujours été bien au-dessus des contingences matérielles. Enfant, ma mère absente m'apparaissait de plus en plus petite avant de devenir un point de solitude, actif et lumineux. C'est ainsi qu'elle s'en est allée.

Digitale rose
veillant l'arbre défunt
je redeviens paisible

La personne que vous aimez est celle qui accepte de partager votre solitude existentielle fondamentale et vous de partager la sienne. On n'essaie plus de fuir sa propre île à travers elle, en prétendant l'aimer. Peut-être est-ce simplement la reconnaissance de notre état d'humain, dans le couple notamment, car c'est du couple que parle l'interviewée. Pas très romantique à notre époque qui glorifie passion, coup de

foudre et liberté !

La femme qui s'exprime est Emmelene Landon ; elle évoque la dernière année de leur amour, précédant la mort de son époux, l'éditeur Paul Otchakovsky-Laurens, des éditions POL, dans un accident de voiture. Elle rajoute : « on pouvait vivre l'un à côté de l'autre, chacun à s'occuper de ses activités mais tout l'amour était disponible » et pense même que « l'amour et la confiance rendent nos solitudes d'autant plus intenses. » Un amour sans dépendance, qui veille dans le silence, un silence fécond, habité, où la créativité des deux éclot comme des notes de musique.

Réunis dans l'atelier
elle peignant un portrait
lui et tous ces livres

Il faut du temps pour accepter la brutalité d'une disparition, l'aborder dans l'apaisement, la réconciliation et se baigner dans l'amour fossile. Yeux perdus dans l'azur ou le soleil, dans le va et vient de la mer. Il paraît que l'écriture, ou tout autre art, métamorphose la souffrance.

Le puits s'est tari, le jeune pommier s'est desséché. Un jour tu n'auras plus de chien, plus de lapins, plus de poules et le jardin retournera vers le sauvage. Nous laisserons la grange ouverte aux hirondelles et nous nous mettrons en route, tu auras huit ans et moi cinq.

Reflets du vitrail
dans les couleurs la poussière
danse pour les morts

Germain REHLINGER (France)

F. D.-L.

Les aventures d'Emmanuel Mazaubert

Souvenirs pour mon grand-père

En cette fin de XIX^e siècle, il était le fils unique d'un couple de paysans pauvres d'un village de la Haute-Saintonge, appelé Valin.

La mémoire estompe
les souvenirs les plus chers
dans un drap de ouate

La Haute-Saintonge, c'est cette petite portion du sud de la Charente-Maritime, à deux pas du Bordelais. Les champs voués à une polyculture très variée et les prés où paissaient paisiblement les vaches y alternaient avec une forte présence boisée, où dominaient les chênes, les châtaigniers, les acacias et les pins maritimes.

Si l'averse cesse
nous irons ravir les mûres
aux rouges limaces

Comme ses aptitudes scolaires dépassaient clairement celles de ses condisciples à l'école du village, on inscrivit Emmanuel, comme cela se faisait souvent à l'époque dans les familles pauvres au début du XX^e siècle, au petit séminaire de Saint-Jean-d'Angély. Mais la prêtrise ne tentait vraiment pas le jeune homme. Quand il eut passé son baccalauréat, il s'engagea avec passion dans des études de médecine à Bordeaux et, après avoir soutenu une thèse de doctorat sur l'intérêt de la ponction lombaire, il revint au pays auréolé du prestige de l'homme de santé.

Moderne magie
tous les maux cherchent remède
chez le médecin

Estellie Jaunat était un peu la châtelaine du village d'à-côté, nommé La Clotte, à quelques kilomètres de Valin. À la fois l'une des plus belles filles du bourg, c'était aussi la plus riche, ce qui lui valait un nombre considérable de prétendants. Sa richesse résultait d'une habitude bien enracinée à cette époque dans les familles paysannes aisées : les couples n'avaient qu'un seul enfant qui héritait donc des propriétés de ses deux parents. Après plusieurs générations d'enfants uniques, le descendant se trouvait ainsi à la tête d'un patrimoine assez considérable, à une époque où les services fiscaux ne tondaient pas encore les contribuables comme des moutons. L'heureux héritier gérait en général lui-même la propriété principale tandis que ses autres fermes étaient attribuées à des « métayers », qui, en échange de l'usage du logement et des terres, partageaient avec le propriétaire la moitié de toutes les récoltes.

Chacun sa moitié
un partage séculaire
issu des croisades

C'est ainsi que le jeune et pauvre Emmanuel épousa la belle et riche Estellie et entama, à ses côtés, une longue carrière de médecin de campagne. Elle gérait l'une des fermes, celle où ils habitaient à La Clotte, et lui soignait les habitants à l'entour.

Deux moments fragiles
comme deux coquilles d'œuf :
jeunesse et beauté

Il faut savoir que le métier de médecin de campagne, durant la première moitié du XX° siècle, n'avait rien à voir avec ce qu'il est devenu de nos jours. À cette époque, ce métier était très proche d'un sacerdoce. Les paysans en souffrance pouvaient déranger le médecin tous les jours de la semaine et à n'importe quelle heure de la journée ou de la nuit. Emmanuel prenait alors en bougonnant sa voiture, une des rares voitures présente à l'époque dans le village, et allait, parfois en échange d'un poulet ou de quelques pommes de terre, soigner ses patients. Il pouvait également être amené à arracher des dents, comme un dentiste, ou à traiter des animaux malades, comme un vétérinaire. À la fin de sa vie, il put aussi calculer qu'il avait accouché la moitié des habitants du canton.

À hue et à dia
souvent suivi de son chien
nommé « Bistouri » !

Il survécut à deux guerres mondiales. La première, il la fit dans l'enfer des tranchées, comme médecin militaire, et il n'aimait guère en parler, protestant qu'il y avait vu trop de choses horribles et de massacres pour vouloir les rappeler. Ainsi ce soldat mourant qui, sur la pierre où il gisait, avait écrit, avec son propre sang : « Je crois en Dieu ! ». La seconde, il l'assuma comme civil. Mais, comme son activité infatigable de médecin avait fait de lui le personnage irremplaçable de sa commune, cette activité de civil fut celle de maire du village, une lourde responsabilité qu'il exerça d'ailleurs pendant plus de vingt années. Il aimait à raconter les vagues successives de l'invasion du village par l'armée allemande lors de la guerre. La première vague était commandée par un jeune officier d'origine noble, fanatique nazi convaincu, qui parlait sur un ton hautain et cassant, et qu'Emmanuel avait pris l'habitude de surnommer « Von Kulott ».

La guerre est finie
la colombe s'est posée
sur l'obus rouillé

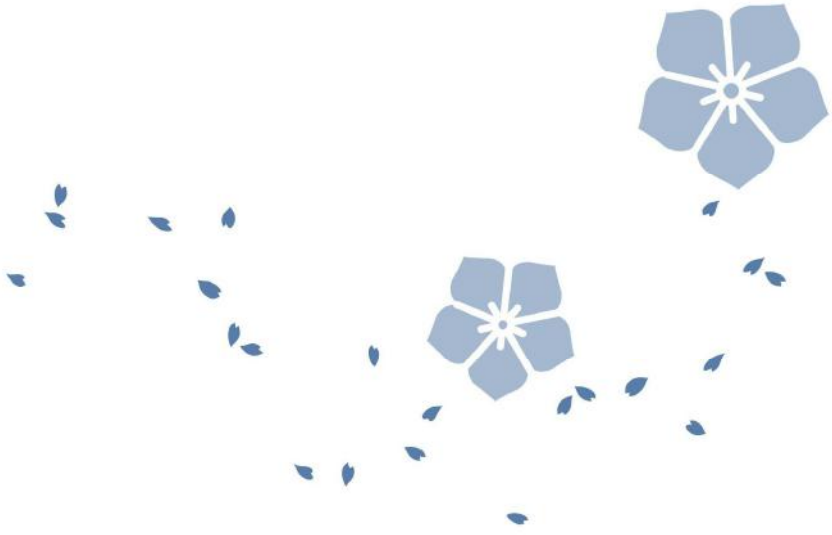
Les années passèrent. Ses deux filles grandirent et se marièrent loin du village. Malade et perclus de rhumatismes, il lui fallut finalement abandonner son activité médicale et se concentrer sur son jardin potager, à faire rougir ses fraises et ses tomates, sous les branches du vieux prunier et du tilleul centenaire, entre la cour aux poules et le pressoir, où sa silhouette familière et barbue pourvue d'un arrosoir était devenue légendaire.

Tu prends ta retraite
mais le diable sans pitié
te donne un diabète

Il mourut à près de quatre-vingts ans et reste enterré à deux pas de la petite église du village, dans une jolie tombe parsemée de fleurs sauvages. Si vous passez par là, rendez-lui visite : je suis certain que cela lui fera très plaisir.

Au creux des lichens
la linaire cymbalaire
et la valériane

Georges FRIEDENKRAFT (France)



C. D..

Les abeilles d'Aristide, histoire vraie

Au parc de Saint-Cloud, depuis trois siècles, les abeilles ont leurs ruches, parfois groupées, aujourd'hui peintes de toutes les couleurs. Quelques apiculteurs en prennent le plus grand soin. Ils savent leurs besoins, leurs rites, parlent leur langage. Pour Monsieur Aristide, les 60 000 abeilles de chacune de ses cinq ruches comptent plus que tout, l'éloignent sereinement du monde.

– « Elles me reconnaissent à mon odeur ! » assure-t-il, de son particulier savoir.

Il veille sur elles, sur leurs sublimes productions. Son miel est plus fin, plus clair que les autres, dit-il, à cause d'une vaste plantation de lavande proche, et de beaucoup d'amour.

Le miel d'Aristée
soigne les brûlures
se coule en bonbons

Or de ce côté du parc, des bureaucrates sévissent, qui veillent au paiement d'une taxe, exigée de ces apiculteurs sur un peu compréhensible formulaire, d'une autre civilisation.

Aristide a toujours ignoré cette paperasse hostile. Il est du village des abeilles, ne connaît que leurs lois. Il leur appartient, et sagement il s'est coupé des hommes.

Ainsi il ne paie pas sa taxe, car il ne doit rien à personne, estime-t-il, puisqu'il donne généreusement à tous ce miel sublime.

Un bureaucrate s'énerve, le menace, passe à l'acte. Une nuit, il fait enlever les ruches d'Aristide, les rend introuvables.

Le désespoir d'Aristide est grand. Il imagine celui de ses abeilles...

Un homme de passage l'écoute enfin, qui mesure la gravité de l'acte qui prive un homme de son « instrument » de travail, de ses raisons de vivre et d'espérer.

U F C Que choisir ? doit pouvoir calmer le jeu, aider Aristide à régler l'affaire pour cette année-là.

Les abeilles retrouvent enfin leur meilleur ami, son odeur...

Les années d'après, la bureaucratie obstinément réclame sa taxe.

En vain !

Françoise KERISEL (France)

C. D.

COUP DE CŒUR

Trois noisettes

De *Monique Leroux Serres*

Le titre de ce haïbun fait penser au film germano-tchèque *Trois noisettes pour Cendrillon*[1], dans lequel les trois noisettes magiques, dont dispose la jeune fille, vont changer le cours de sa vie.

La noisette, ce petit fruit si modeste aux mille vertus, apparaît souvent dans les contes ; parfois même, les carrosses sont taillés dans sa coque, et les sorciers font jaillir des trésors à l'aide de la branche de coudrier !

Dans son préambule, la narratrice sait magnifiquement ménager le merveilleux, tout en restant très fidèle à la réalité : avant d'en arriver au joli fruit verni et rebondi, chaque saison réalise ses métamorphoses, de l'initial chaton jusqu'à la récolte précieuse. Car non seulement la noisette nourrit excellemment, mais encore elle tient lieu ici de bonbon, de mots et d'argent.

Scène sans paroles. J'aime ce beau geste de la mère extirpant le trésor de sa boîte en fer calée sur son ventre : il contient bien plus d'amour que tous les cadeaux futiles et enrubannés offerts aux enfants gâtés.

Un couvercle soulevé et la magie opère. En deux temps trois mouvements la maman s'est soudain transformée en fée digne du conte le plus sublime.

Sous le bois ciré
la douceur d'une mère
au goût de noisette

Danièle Duteil

---

1. *Trois Noisettes pour Cendrillon* (*Drei Haselnüsse für Aschenbrödel* en allemand, *Tři oříšky pro Popelku* en tchèque, 1973) est un film germano-tchécoslovaque réalisé par Václav Vorlíček, adaptation du conte de Perrault par l'écrivaine Bozena Nemcova 1820-1862).

C. D.

Hommage à Françoise Lonquety

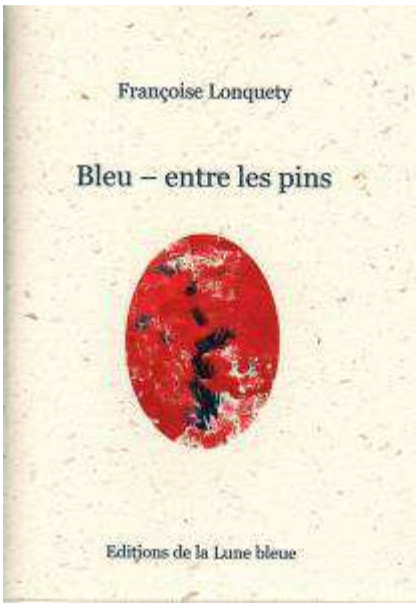
Notre adhérente et amie Françoise Lonquety s'en est allée, discrètement, ce 25 juillet 2021. Au cours de la décennie 2010-2020, elle s'était investie dans le monde du poème bref, auprès de l'Association Francophone de Haïku (AFH) notamment. Toujours active malgré la fatigue, elle était de toutes les manifestations et salons, à Martigues, Sète, Paris, Plouy-Saint-Lucien, Port-Louis, Vannes… En 2012, elle coorganisa le festival de l'Association Francophone de Haïku à Martigues et, en 2014, mit en place avec Martine Gonfalone, alors présidente de l'AFH, et moi-même, celui de la préfecture du Morbihan.

Elle aimait participer aux différents kukaïs organisés dans la capitale et en région, restituant de sa plume très personnelle de beaux moments partagés. En 2015, elle avait publié aux éditions de La Lune bleue, le recueil de haïkus *Bleu – entre les pins,* illustré des acryliques de Lydia Padellec.

Membre de l'Association Francophone des Auteurs de Haïbun (AFAH) depuis sa création, en 2011, elle était aussi membre de « Un Haïku par Jour », sur Facebook. Ces trois dernières années, elle suivait à distance les événements, sans cesser de signaler son intérêt aux uns et aux autres.

Elle laisse aujourd'hui un grand vide. Nos plus affectueuses pensées vont vers elle.

Pour les membres de l'AFAH et tous ses ami.es – D. D.



En septembre 2014, au Kukaï de Lescouët sur la Ria d'Etel (en haut : Michel, Françoise, Lydia, Heinke ; en bas à gauche : Françoise cueillant des mûres) ; et en octobre, au Festival de l'AFH : promenade en bateau sur le golfe du Morbihan.

Haïsha (D. D.) composé à partir d'un haïku écrit par Françoise au cours du Kukaï breton (Lescouët) de septembre 2014.

Appel à haïbun

Pour *L'écho de l'étroit chemin* n° 37

Thème : « La métamorphose » ou thème libre
Échéance : le 1er octobre 2021

Pour L'écho de l'étroit chemin n° 38

Thème : « Hasards et coïncidences » ou thème libre
Échéance : le 1er janvier 2022

Envoi à : afah.jury@yahoo.com
Un seul haïbun par personne – (ou tanka-prose) – Caractères : Times New Roman 12 ; sans effets spéciaux de mise en page.

TOUTE PARTICIPATION VAUT AUTORISATION DE PUBLICATION

COLLECTIF HAÏBUN : PARFUMS ET ENCENS

- **Vous êtes invités à participer à un recueil collectif de haïbun sur le thème « Parfums et encens ».**

Que mettre sous ce thème ? Quelques pistes…

- L'encens, dans le domaine du sacré, des rituels…
- Brûle-encens et brûle-parfums
- Parfums du monde
- Hygiène et thérapie
- Parfum et émotions
- Dans l'atelier du parfumeur
- Parfums et célébrités
- Etc.

Longueur conseillée : entre 500 et 1500 mots.

Date butoir pour envoyer votre haïbun (un seul par personne) : **15 mai 2022**.
À l'adresse : danhaibun@yahoo.fr / ou afah.jury@yahoo.com

Publication du recueil : 2e semestre 2022.

D. D.

F. D.-L.

Livres

Braises

Haïbun de Bernard Dato

À chaque fois que j'ouvre un livre de poésie de Bernard Dato, je suis transportée, dès la première page, par ce souffle unique qui traverse le texte. Les mots se dessinent, s'animent, résonnent, s'accordent, se gravent sous la plume d'un « je » à la fois universel et profondément intime. Doit-on expliquer ce qui se passe en son for intérieur quand rythme, sonorités, images, trouvailles viennent titiller l'esprit et le cœur ?

Et j'entends quelques branches craquer,
Comme des douleurs de dos qui transpercent la poitrine

De quel archet invisible s'échappe la mélodie ? Cordes grattées, caressées, écorchées… Oreille aux aguets, pas ralenti, gravité…

Le titre du recueil, *Braises,* saisit l'instant dans un entre-deux de vie ardente et de combustion, de rayonnement et d'achèvement. L'automne, présente en la feuille roussie, la chevelure de la femme, la terre noire et le marbre, renvoie cette sensation de chaleur et de froideur mêlées, cette image des choses en suspens, qui *palpitent encore* si vivement à l'heure où la fin s'est déjà emparée d'elles.

Passé le prologue, *Le Coup De Fil*. La lectrice que je suis est prise dans un tourbillon. Bruits, mouvements ascendants, descendants, douces évocations, teintes d'eau et d'azur signant le désir d'échapper au réel, débouchent finalement sur *l'obscurité sans nom* et le bruit d'une assiette qui se brise : *Cassée*. Deux syllabes pour pointer la blessure. Le haïku final vient conforter un sentiment de fracture et de non-retour.

sombre clinique –
entre les lames du store
un feuillage et le vent

Les souvenirs affluent, se bousculent (*Les Plis Du Drap*) : *Années 60, années, 60,* l'odeur des platanes, l'eau qui tombe… Confusion nourrie de désarroi, le langage se dérobe ; la personnalité tend à se dissocier :

Mais c'était flou, vous savez,
C'était court, c'était flash, c'était.
Comment vous dire ? C'était, voilà, c'était
Loin…

Des choses, l'homme ne sait rien avant de les avoir éprouvées en sa chair, avant d'avoir entendu le dernier coup de fil, les derniers mots. Alors, l'évidence explose, *Entre Sang Et Ivoire* : *Je suis celui-là qui sait* ; et plus rien n'est comme avant.

chemin d'été –
le vent accroche à mon torse
une feuille morte

Le haïku condense l'émotion à sa plus simple expression, isole la note précise, pénétrante, si puissamment juste. Rien de trop.

bruit du vent –
d'un geste simple
son souffle débranché

La fascinante religion Vaudou convoque les forces invisibles. Pour elle, les morts ne sont pas morts, ils ne cessent d'envoyer des signaux qui sont le murmure du vent, celui de l'eau ou des feuillages. Un objet est aussi un moyen de communiquer. Ainsi, la bague en forme de tête ressuscite une histoire, un visage, tandis que la musique renforce le lien.

musique africaine –
autour du cercueil les larmes
battent le rythme

Chaque rite entretient la vie, la fait s'exprimer à travers des réminiscences, timbre de voix, sourire, colères (*La Boîte*). Il redonne aux rêves leur force, l'audace de renverser le sablier pour commencer et non pas finir, être la vague *Qui sans une seule pause / Se refait et se refait. (Soyons Sérieux).*

Mais c'est encore le vent, omniprésent (*L'Engoulevent Du Désert*), force unificatrice et fécondante de la nature, figure du mystère de la mort et de la renaissance, qui fait surgir tous les possibles, secouant l'arbre *Dans tous les sens*, feuilletant les plumes du goéland, les pages du livre… Il permet de s'extraire du temps pour s'inscrire dans un mouvement perpétuel.

La nuit infinie et dont nous ne savons rien
A perdu d'avance

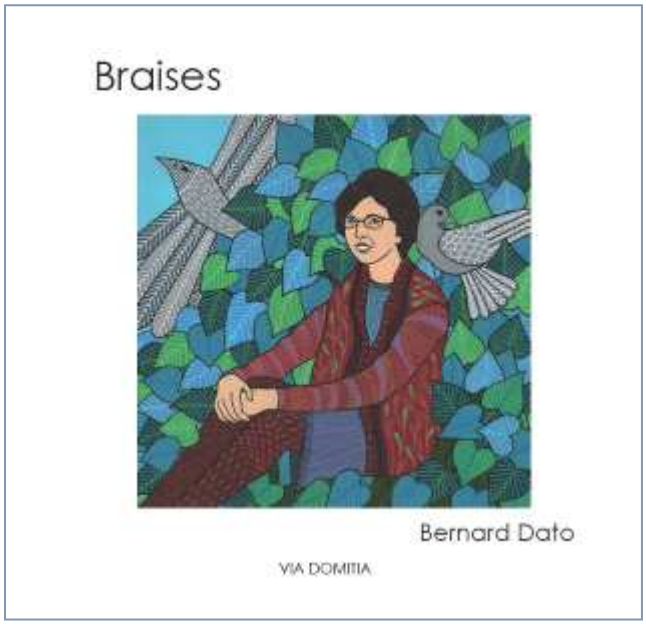
Bernard Dato prolonge son recueil par un épilogue. Aristote considérait cette dernière partie comme une composante du discours.

Rigoureusement et savamment mené, l'épilogue ouvre le cadre premièrement adopté, se détache de l'histoire. Il s'agit d'un pas de côté en quelque sorte, marqué ici par le passage du vers libre à la prose, du « je » au « il » – c'est-à-dire du narrateur à l'auteur –, du présent au passé. Les mêmes personnages se retrouvent, mais distanciés, dans un environnement décalé où cependant frémissent encore de timides braises : la tension dramatique portée par un rythme souvent haletant est retombée. La phrase s'allonge, devient descriptive tout en ménageant la surprise …

> *Il vit, tout au bord du jardin sans clôture, un barbecue – tiens ! il ne l'avait pas remarqué en arrivant –, dans lequel palpitaient encore quelques petites braises tremblantes, farouches, presque embarrassées.*

Le vent est toujours là, une brise, un soupir qui porte le personnage, l'invite à repartir, *à reprendre la route*, accompagné du sourire d'Huguette qui ne l'a pas quitté : le portrait, sur la couverture, est de l'artiste Aude Guerreau, celui de la fin est de William Buffett.

D. D.



Braises

De Bernard Dato. Éditions Via Domitia,
1er semestre 2021. Prix 14,00 €

https://via-domitia.fr/

Noé sur la falaise

Roman-haïku d'isabel Asúnsolo

Isabel Asúnsolo dirige les éditions l'iroli, spécialisées dans le haïku et l'écriture courte. Personnellement, elle publie différents types d'ouvrages, recueils de haïkus, nouvelles, romans et guides d'initiation au haïku. Elle anime aussi des ateliers d'écriture dans les écoles et ailleurs.

Après *La fleur de Chiyo* (Éditions Henry, 2017), *Noé sur la falaise* est son deuxième roman ponctué de haïkus. Il a pour cadre la Baie de Somme avec ses hautes falaises de craie blanche friable de Mers-les-Bains, et son milieu naturel si caractéristique.

Noé, le poète, connaît bien cet univers : il va régulièrement rencontrer tout là-haut son amie Lady O, qui ne répond que par « Oh » à chacun de ses propos.

Ses escapades sont aussi l'occasion de croiser le Docteur des Falaises, « un petit monsieur essoufflé » qui ausculte le ventre de la falaise avec son stéthoscope et prétend que les chardons indiqueront l'heure où elle s'effondrera ; ou bien Pierre, qui sillonne l'estran, en quête de métaux précieux, ou encore La Poissonnière, qui « éviscère les seiches avec méthode »…

Noé – toute ressemblance avec l'autrice serait purement fortuite ! – est originaire d'Espagne, il réside dans le nord de la France, retrouve les enfants des écoles pour leur faire découvrir le haïku…

> Un merle qui siffle
> et cependant les cerisiers
> sont en fleurs

Le livre est joyeux, bourré d'humour. Les situations sont assez extravagantes – « L'autre jour, j'ai fait pleurer une pimbêche avec une aiguille de pin » –, et les personnages drôles et atypiques.

Lady O, *héronne-papillon* au *long cou*, teint clair, de jupons et dentelles vêtue, « souligne des vers, mange des mets en ch, élève des plantes grasses et se mouche violemment. » Sa parole est rare, elle reste perchée sur son piédestal et ne s'aventure guère sur le rivage, à moins que son ami ne l'en supplie. Elle semble totalement en dehors du monde, accueillant avec un certain fatalisme les prédictions alarmistes du visiteur. Délicate et pas à une contradiction près, elle avoue qu'enfant elle aimait *la baston*.

Noé se promène, écrit de la poésie qu'il partage avec les enfants et Lady O, collectionne aussi toutes sortes de larmes, de colère, de découragement, de joie,

> Puis, en m'approchant de mon amie :
> – Veux-tu goûter aux larmes de la séparation ? Je vais partir, revoir mon pays qui me manque. Je te confie ma collection de fioles …

La Poissonnière, quant à elle, « regarde sa marchandise avec tendresse, surtout les alevins. Elle voudrait que la friture fût interdite, elle s'est disputée avec son mari à cause de ça. »

Le Docteur des Falaises est devenu apiculteur, mais il conserve son stéthoscope, le pharmacien abandonne son officine pour endosser le métier de sculpteur. Rien n'est définitif, tout flotte en ce monde, les poèmes volants, l'étole de Lady O, le piano submergé, la falaise en danger… et bien sûr les personnages mi-réels, mi-fictifs.

Il faut ajouter qu'isabel Asúnsolo se régale et joue avec les mots, surtout avec les consonnances en *ch,* les favorites de Lady O, comme dans *chut*(e) – ce vocable qui revient tel un leitmotiv, jusqu'à la chute finale :

> Ses [bonbons] préférés sont ceux aux fleurs de *chureau*, qu'elle fait rouler dans sa bouche comme des galets qui barreraient la route aux mots.

sans oublier les mots en f, qui lui inspirent un savoureux *lexique loufoque*. Elle fait maintes fois trébucher les vocables, les démonte, les explore dans tous les sens.

> En un battement de paupières, les mots deviennent abstraits.
> Normal puisque dans *abstrait* il y a *trait*.
> Les mots me donnent un plaisir fou dans les deux langues. Ils sont une partie de moi, comme un mollet ou un poignet.

Au détour des phrases surgissent allitérations et assonances amusantes – « la dépouille d'un mulot mouillé » / « surfant sur la surface appelé *surface de réparation* ».

Les comparaisons sont sans appel :

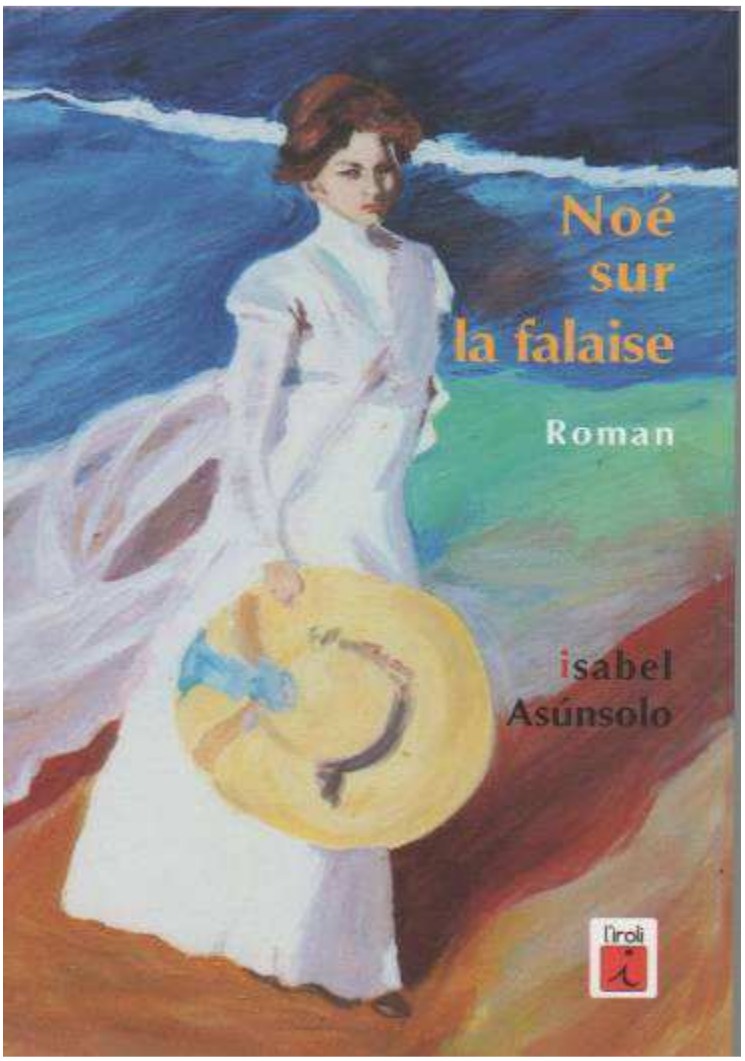
> Les haïkus, ces poèmes secs et sans rime venus d'un archipel lointain ressemblent à des crevettes grises.
> Pas grand-chose à se mettre sous la dent.

Cependant, légèreté et drôlerie n'excluent pas sérieux et gravité. La préoccupation écologique est grande, qui sous-tend l'ensemble du roman, à commencer par la description de la falaise menacée à terme d'effondrement.

Mais encore, parmi les nombreux sous-chapitres qui s'enchaînent, une grande majorité est dédiée à la flore ou à la faune locales, scrutées saison après saison ; il n'est qu'à lire les titres : *prunelliers en fleurs*, *fleurs de sureau*, *chardons et cardères, prunus pourpres, mésange bleue, phoqueteau dans l'eau*, *bébés poissons*. Les phénomènes climatiques, la tempête, *l'arc-en-ciel d'automne*, la *pluie de nuit*, sont décrits, tout comme l'état de la mer ou les particularités physiques du littoral. Un hymne à la nature qui s'accompagne de craintes devant l'invasion des *frelons asiatiques, les étés trop chauds*, l'érosion. L'écosystème en Baie de Somme est fragile. Isabel Asúnsolo met son point d'honneur à se montrer, dans les détails soigneusement observés, très didactique. Le ton, jamais dramatique, n'en aura que plus de portée sur le lectorat, concerné à tout âge par *Noé sur la falaise*. D'autant que l'épilogue constitue un sacré rebondissement !

À mettre entre toutes les mains.

D. D.



Noé sur la falaise

D'isabel Asúnsolo. Éditions l'iroli, juin 2021. Prix : 13 €

editions-liroli.net

Le chat porte-bonheur

Roman à poèmes de Patrick Gillet

C'est connu, le Japon est le pays des chats ! Vénérés, ils possèdent leurs villes, leurs rues et leurs sanctuaires ; ils accueillent le chaland dans les restaurants et les boutiques. Introduits dans l'Archipel au VI^e^ siècle, en même temps que le bouddhisme, principalement pour lutter contre les ravages des souris, ils furent d'abord des animaux de luxe, souvent représentés sur les estampes. Jalousement gardés par les plus puissants au départ, ils furent ensuite libérés dans les rues pour éradiquer les rongeurs. Il se mirent à tellement se reproduire que, dans certains endroits, ils sont aujourd'hui plus nombreux que les humains.

À travers ce roman à poèmes, *Le chat porte-bonheur* (« Maneki-neko »), et le récit de nombreuses histoires ou légendes sur les chats, distillées au fil des aventures de la jeune Namiko, (« Enfant des vagues »), qui finit par fabriquer dans son atelier des chats de porcelaine, Patrick Gillet nous en apprend un rayon sur les félins nippons. Une agréable manière de découvrir pourquoi de nombreux Japonais nourrissent cette passion pour nos amis à quatre pattes (pas tous amis d'ailleurs !).

Bon professeur, l'auteur explique précisément :

> *Maneki-neko*
> Le chat porte-bonheur.
> *Maneki* vient du verbe *maneku* qui signifie « inviter », dans le sens de faire venir ou « saluer », et *neko* désigne le « chat ».
> C'est une statuette en céramique ou en porcelaine, représentant un chat assis levant la patte au niveau de son oreille.
> [...] La patte gauche est censée attirer le client, et la patte droite l'argent.

Chaque couleur possède sa signification : le blanc indique la pureté et la joie, le jaune la richesse...

Outre l'histoire et les légendes liées aux chats, les lecteurs s'instruiront sur des us, coutumes, croyances ou superstitions répandus, ainsi que sur le mode alimentaire propre aux îles...

> Après avoir dîné de poisson grillé, de boulettes de riz enveloppées d'algue et de gâteaux à la pâte d'azuki, Namiko jette un peu de sel par-dessus chacune de ses épaules pour éloigner les esprits avant de se coucher...

Plusieurs lieux sont aussi évoqués, tel « le temple Gotoku-ji à Seta gaya à l'ouest de Tokyo » :

> À côté du temple, sur des présentoirs en bois, sont présentés des *Maneki-neko*.
> Près de dix mille figurines de chats sont ainsi alignées.

Il est également intéressant d'apprendre que, « le 29 septembre, c'est le jour de la fête des chats » :

> Des manifestations ont lieu dans tout le pays et c'est l'occasion pour les commerces de proposer des spécialités félines : pâtisseries en forme de chats, peluches…
> Les chats sont câlinés par leurs propriétaires et reçoivent des friandises.

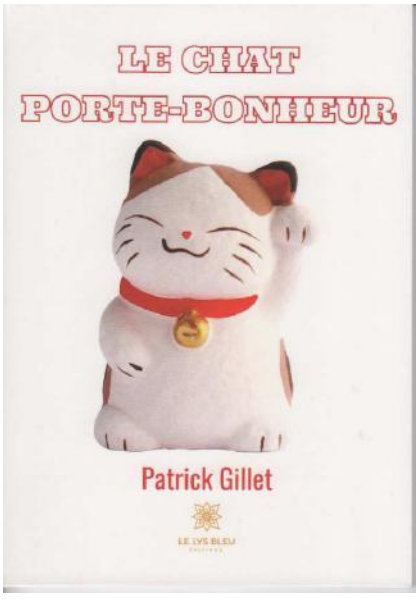
Toutes ces découvertes sont agréablement ponctuées de poèmes écrits en vers libres, de longueur variable. Le propos peut aussi être illustré d'un haïku, parfois personnel, la plupart du temps emprunté à un maître du genre. Une occasion de revisiter quelques tercets célèbres sur les chats, ou encore de s'enquérir de la recette du bonheur, puisqu'après tout il est question du chat porte-bonheur !

Premier jour d'automne
le chat en papier mâché
a l'air de le savoir
Matsuo Bashô

La rivière d'été
Savates à la main
Quel bonheur
Yosa Buson

La lecture du roman *Le chat porte-bonheur* constitue l'assurance de goûter un bon moment de détente, tout en complétant ses connaissances sur un Japon qui ne cesse de nous surprendre. Une agréable manière de se documenter.

D. D.



Le chat porte-bonheur

De Patrick Gillet

Le Lys Bleu éditions, mai 2021.
Prix : 11.50 €

https://www.lysbleueditions.com

Publications

Deux publications collectives prévues aux éditions Pippa :

Septembre 2021

Haïkus de Bretagne : Lune de chouchen, collectif de haïkus (Jury : Alain Kervern, Danièle Duteil, Pierre Tanguy)

Personnes publiées :

Allez Cookie, Alquier Thierry, Angibous-Esnault Christiane, Artaud Christian, Aubry Francine, Baroche Chantal, Baumer Catherine, Bécouarn Annie, Belleau Janick, Bobée Régine, Boland Micheline, Borner Danyel, Bouëssel du Bourg Malo, Bréné Marie, Brétel Marie-Thé, Brousmiche Anne, Caby Laurent, Caratini Claudie, Caro Marie, Chaléard Irène, Chasle Frédérique, Chuix Jean-Hughes, Corbelin Roland, Cottereau Anne, Couliou Chantal, Delcluze Blandine, Deniaud-Lelièvre Françoise, Derley Marie, Donnio Sylviane, Duc Hélène, Dumon Gérard, Dutreix Véronique, Etaine Eire, Fischer Laurence, Fresson Meriem, Friedenkraft Georges, Gaillard Philippe, Ginoux-Duvivier Joëlle, Gualbert Jean, Henry Alain, Hocq Patricia, Hôpital Marie-Noëlle, Humbert Olivier-Gabriel, Jolyot Line, Junchat Monique, Karl Natacha, Kerisel Françoise, Kervella Annaig, Krausz Isabelle, Krebs Milena, Lafrance Géralda, Lambion Stéphane, Lancereau-Forster Nicole, Landri Cédric, Le Normand Martine, Le Port Malwenna, Lise-Noëlle, Macé Philippe, Mai Ewen, Marinangeli Sylvie, Mathern Gérard, Maurice Françoise, Moysan Choupie, Nézet Annick, Nickolay Eléonore, Nicol Isabelle, Olivry Didier, Ortoolski, Ourliac Cristiane, Pouëssel Jean, Poullaouec Jacques, Provost Isabelle, Raskovic Djurdja, Rehlinger Germain, Rose DeSables, Roux Claudine, Salaün Sylvie, Siciak-Nicaud Charline, Soliman Cyrille, Sonnic-Pilate Chantal, Sprite, Toune Chantal, Voisine Danielle, Zyskind Isabelle.

La sortie du recueil collectif ***Haïkus de Bretagne*** et la présence d'autres nouveautés seront l'occasion de nous retrouver à **Paris les 17 et 18 septembre pour fêter les 15 ans de la Maison d'édition Pippa ainsi que les 10 ans de l'AFAH**. À partir de 10h. Des lectures auront lieu en extérieur le vendredi et le samedi selon une organisation qui sera fonction du flux de visiteurs. Avec une petite veste, nous pourrons même prévoir le soir un pique-nique tiré du panier, possiblement au Jardin du Luxembourg tout proche. Rendez-vous : Librairie Pippa, 6 Rue le Goff, Paris (5e).

Octobre 2021

Enfances, collectif de haïbun (D. D., Dir.)

Personnes publiées :

Belleau Janick, Collange Pauline, Dato Bernard, Descôteaux Diane, Duflo Michel, Duteil Danièle, Evrard Marie-France, Gaillard Philippe, Gillet Patrick, Ginoux-Duvivier Joëlle, Hôpital Marie-Noëlle, Karl Natacha, Kerisel Françoise, Le Normand Martine, Leroux Serres Monique, Macé Philippe, Mai Ewen, Merabet Monique, Moysan Choupie, Naudin-Malineau Françoise, Nickolay Eléonore, Pellet Jo(sette), Phung Hélène, Rehlinger Germain, Rey Geneviève, Tsuru, Viala Véronique-Laurence, Ypsilantis Isabelle

Le lancement du recueil collectif de haïbun *Enfances* se déroulera le jeudi 21 octobre vers 16 h, à l'occasion du 38e bis Marché de la Poésie (20-24 octobre, place St-Sulpice Paris 6e). Je serai aussi présente le vendredi 22 entre 11h et 16h.

Une **présentation sous forme d'interview (C. Jubien, journaliste / D. Duteil) du recueil** aura lieu également lors du Colloque sur l'enfance organisé par Muriel Detrie, Dominique Chipot et Brigitte Peltier, le 6 novembre 2021 à Paris (5e).

C. D.

Nos ahérent.es ont du talent

Patrick Gillet

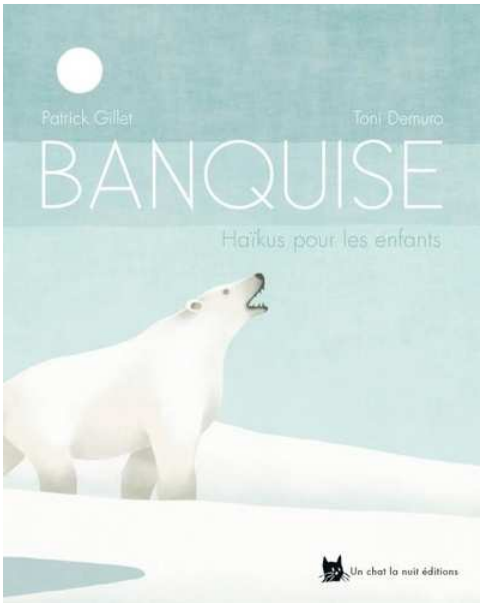
Vient de publier *Banquise, Haïkus pour les enfants*

Extrait de la recension à paraître dans L'écho de l'écho N° 4, à paraître vers la mi-septembre 2021 :

Patrick Gillet dépayse le jeune lecteur en le transportant sur la banquise, en compagnie du jeune héros Nanuq. L'enfant souffre d'un handicap : il est aveugle. Pourtant il aimerait bien découvrir ce monde de glace et de blancheur qui l'entoure, ainsi que les animaux qui peuplent ces horizons méconnus : l'ours blanc, le renard polaire, orques et bélugas, guillemots.... Un plongeon va l'aider à réaliser son souhait, puisque cet oiseau marin détient le pouvoir de rendre la vue.

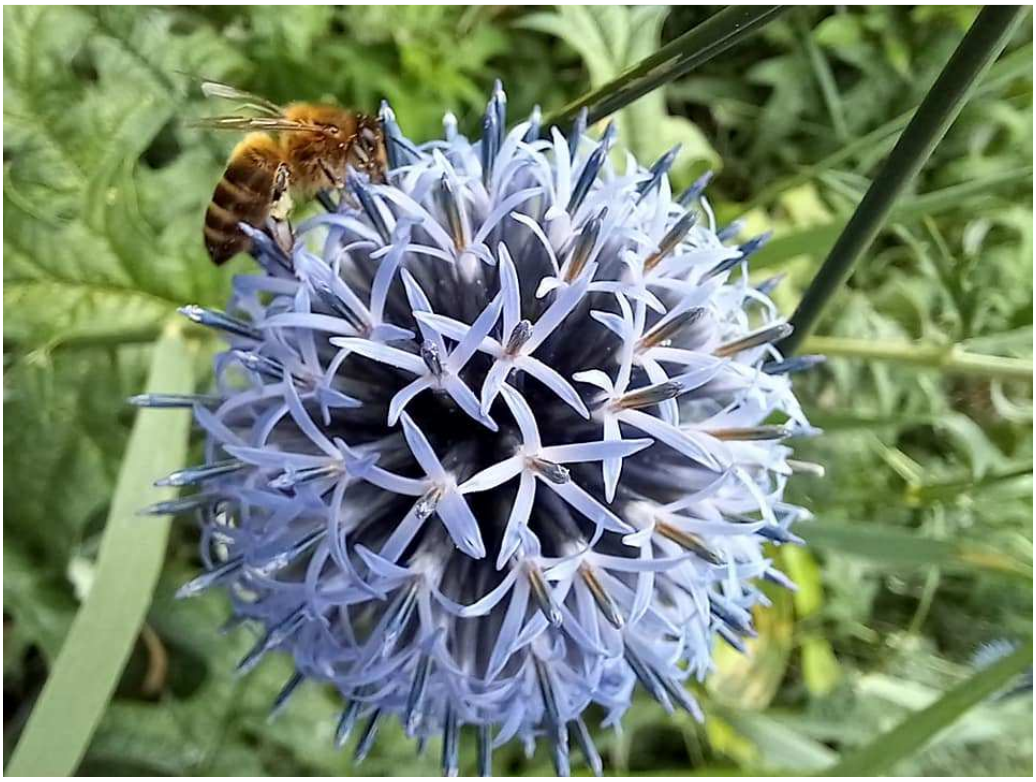
L'écho de l'écho, le carnet du haïku... est consacré aux recensions de recueils de haïkus. Le n° 4 paraîtra mi-septembre 2021. Faites-nous connaître vos publications en nous envoyant un exemplaire. Écrire à : echo@yahoo.fr

D. D.



Illustrations : Toni Demuro. Un chat la nuit éditions,
mars 2021. Prix : 18,50 euros. Dès 3 ans.

www.unchatlanuit.fr



C. D.

Annonces

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'AFAH : LE 30 SEPTEMBRE 2021 (18h-19h15)

LIEN : Il sera communiqué ultérieurement.

Ordre du jour

Bilan d'activité 2020 (Danièle Duteil) suivi du vote d'approbation
- Publications
- Site

Rencontres et projets 2021/2022 (Salons, festivals, publications)

Bilan financier 2019 (Germain Rehlinger) suivi du vote d'approbation

Élections au CA

Les personnes qui voudraient faire acte de candidature au conseil d'administration se manifesteront avant le 15 septembre 2021 et exprimeront leurs motivations par écrit. Courriel à m'adresser à l'adresse : echo.afah@yahoo.fr

QUESTIONS DIVERSES : à me soumettre avant le 22 septembre 2021.

En cas d'empêchement, envoyer un POUVOIR sur le modèle suivant :

Je soussigné(e) ……
Dans l'impossibilité d'assister à l'AG de l'AFAH le 30 septembre 2021
Donne mandat à M/Mme ……
ou tout autre personne présente à l'AG pour me représenter et voter pour moi.

Fait à …… le ……

Nom, prénom, e-mail ……

Danièle Duteil, Présidente AFAH

DATES A RETENIR

17-18 septembre 2021 : La Fête à Pippa et les 10 ans de l'AFAH (Paris 5e).

Lancement du recueil collectif Haïkus de Bretagne.

Voir page 43.

20-24 octobre 2021 : 38e bis Marché de la Poésie, place St-Sulpice (Paris 6e).

Voir page 44.

Lancement du recueil collectif de haïbun *Enfances,* le 21 octobre après-midi, 15h.

06 novembre 2021 : Colloque sur l'enfance organisé par Muriel Dietrie, Dominique Chipot et Brigitte Peltier (Paris, 5e).

Voir page 44.

F. D.-L.

ADHESION

BULLETIN D'ADHÉSION À L'AFAH

(Association Francophone des Auteurs de Haïbun, *L'étroit chemin*)

NOM : ----------

PRÉNOM : ----------

ADRESSE : ----------

PAYS : ----------

COURRIEL / TÉL. : ----------

TARIF ANNUEL : 12€ à régler par chèque libellé à l'ordre de Germain REHLINGER, trésorier de l'AFAH et à adresser à Germain REHLINGER – 5, rue des Pinsons – 68420 ÉGUISHEIM – France
Possibilité de paiement par Paypal (13 €) en indiquant l'adresse courriel : echo.afah@yahoo.fr

Copyrights des visuels :

Françoise Deniaud-Lelièvre : pp. 02 / 20 / 22 / 34 / 48 / 51
Cécile Duteil : pp. 03 / 04 / 06 / 08 / 12 / 14 / 26 / 28 / 30 / 44 / 46
Danièle Duteil : p. 32
Martine Le Normand : p. 18

Couverture : Cécile Duteil

Directrice de publication : *Danièle Duteil*
Conception graphique : *Meriem Fresson*

C. D.